

MUSÉUM
TOULOUSE

Édition 2017 - 2018

LAURÉATS

LITTÉRAIRES

PRISES DE BEC

*Julie Delfour , Chantal Galichet, Roger Raynal,
Noé Édouard, Matthis Michel , Chloé Gerbault*

© David Morris

REMERCIEMENTS

Nos remerciements aux cent quatorze auteurs qui ont participé à ce concours avec enthousiasme.

Nous remercions tout aussi chaleureusement les membres du jury qui ont eu la tâche difficile de faire des choix : Aude Barthélémy (bibliothèque du musée Georges-Labit), Cécile Benoist (auteure), Astrid Conan (Muséum de Toulouse), Barbara Debiais (bibliothèque municipale de Toulouse), Catherine Desplas (association Délires d'encre), Emmanuelle Fredin (bibliothèque municipale de Toulouse), Anne Ingremeau-Paillat (Muséum de Toulouse), Florence Lamotte (éditions Privat), Frédéric Lisak (éditions Plume de carotte), Sylvie Marquez (festival Polars du Sud), Catherine Sanson-Stern (auteure).

AVANT-PROPOS

Qui n'a pas déjà entendu l'expression « prise de bec » ?

Elle peut revêtir de nombreuses nuances et englober de multiples enjeux.

**Conflit, désaccord, mauvaise foi, chamaillerie,
violence ou simple altercation...**

**Elle peut s'envenimer
ou trouver une issue heureuse,
exacerber les vices et les vertus des uns et des autres.**

Cette accroche littéraire a été lancée à l'occasion de la septième édition du concours littéraire du Muséum d'histoire naturelle de Toulouse autour de la thématique 2017-2018, « Prises de bec ».

Cent quatorze auteurs (dont huit dans la catégorie « auteurs de moins de 18 ans ») ont répondu favorablement à l'appel, et ce depuis toute la France, mais aussi la Belgique, la Suisse, la Côte d'Ivoire, le Cameroun et le Canada.

CHEZ LES AUTEURS DE PLUS DE 18 ANS

Le premier prix a été décerné à la nouvelle *Symphonie fantastique* de Julie DELFOUR.

Son nom ne nous est pas inconnu et à vous non plus. Nous avons le plaisir d'avoir consacré – sans le savoir – cette année notre auteure qui avait atteint la deuxième place l'an dernier au concours « La compagnie des bêtes ».

Son style, une fois de plus, nous a unanimement touchés.

Elle décrit avec une grande finesse un concert symphonique dans une salle recueillie et acquise à la musique d'Hector Berlioz, lorsqu'un grain de sable inattendu vient bouleverser la représentation, à l'insu même des auditeurs. Le rythme du morceau de musique est plaqué sur l'action qui se trame, et la prise de bec entre le chef d'orchestre et le petit intrus

tourne au morceau de bravoure pour tout l'orchestre.

Le deuxième prix a été décerné à *Si le grain se meurt* de Chantal GALICHET.

Dans la Chine autoritaire des années 1950, un village tout entier se consacre pleinement à la culture céréalière pour ne pas mourir de faim. Malheureusement, la concurrence avec les moineaux tourne à l'avantage de ces derniers, drame raconté à la première personne sous la forme de journaux intimes des protagonistes agonisants.

La beauté absolument terrible de cette histoire est soulignée par l'alternance dans le récit avec des fragments de description d'une pièce de théâtre rendant hommage à ces martyrs.

Le troisième prix revient à Roger RAYNAL pour la nouvelle *De profundis*.

Alternance ici aussi entre deux récits un peu plus scientifiques et deux prises de bec simultanées. L'une se déroule dans un amphi de biologie soudain féru de discussion contradictoire sur la conscience animale ; l'autre se noue dans les profondeurs marines entre deux créatures combattant pour leur vie.

CHEZ LES AUTEURS DE MOINS DE 18 ANS

Le premier prix revient à *Tempête en mère* de Noé ÉDOUARD. Dans un récit très ombrageux de lutte filiale, une mésentente irrésolue entre un adolescent et sa mère trouve écho dans les éléments déchaînés autour d'eux.

Le deuxième prix revient à *Miroir, mon beau miroir...* de Matthis MICHEL. Une jolie fable très bien tournée, où le corbeau et le coq luttent à propos d'un objet scintillant qui leur donne une illusion de pouvoir, le tout orchestré par un chat malintentionné. C'est brillamment écrit, on sourit aux facéties des uns et des autres.

Le troisième prix est décerné à *Perioche* de Chloé GERBAULT. Au cœur de décors étranges et dévastés, deux personnages s'affrontent. L'enjeu de cette joute verbale est de déterminer à qui appartiendra le dernier humain.

SYMPHONIE FANTASTIQUE

Le théâtre est encore vide. Le rideau rouge frémit, soulevé par les mouvements d'air, les va-et-vient invisibles de musiciens au sillage électrique. De la coulisse monte la mélodie d'un instrument au timbre léger qui répète ses gammes. Une flûte le rejoint bientôt et l'accompagne, puis le rattrape et le double, nerveuse et angoissée. Des voix s'élèvent, s'échauffent, roulent dans l'atmosphère avant de se replier en boule dans quelque coin obscur. Paroles étouffées. Tonitruants éclats de rire. De l'autre côté des portes, un flot de voix emmêlées grossit, devient vague immense prête à déferler.

Les portes s'ouvrent enfin. Les premiers spectateurs franchissent le seuil, plissant les paupières pour accoutumer leurs yeux à la lumière et baissant presque inconsciemment le ton. On se reconnaît, on se dit bonjour d'un signe de tête, on s'embrasse. Les fauteuils grincent et le parquet craque sous les pieds. « Ah ! Berlioz, *Chasse royale et orage*¹... Cette saison musicale va s'ouvrir en beauté ! » prophétise un homme replet. Sa voisine de gauche sourit et acquiesce d'un hochement de tête averti. Tandis que l'on s'installe et que l'on noue des conversations animées, la directrice des lieux navigue entre les rangs, serre des mains, salue par leur nom de vieilles dames respectables en manteau de fourrure et pommettes poudrées.

Quand la sonnerie retentit, comme à l'école, tout le monde s'assoit. Le brouhaha se résout en murmure. Encore hésitant, le silence se fait plus dense lorsque s'éclipsent les lumières, accompagnées dans leur fuite par les dernières paroles, les derniers chuchotements. Plongé dans l'obscurité, le théâtre finit de s'éteindre dans un concert feutré de toux sèches et de subtils grincements.

Mais voilà que la foule à peine domptée se soulève et sort de sa torpeur. La rumeur s'insinue entre les rangs comme une onde sous les écailles d'un serpent. Quelqu'un applaudit timidement, suivi par quelqu'un d'autre, et bientôt la salle entière résonne d'applaudissements. Un par un, les musiciens entrent en scène, percussions, cuivres, bois et cordes. Chacun trouve sa place, remet de l'ordre dans ses vêtements sombres, visse ses pieds dans le sol et jette un regard tendu autour de lui, s'assurant d'y trouver ses repères. En attendant que tout l'orchestre ait rejoint la fosse, certains exercent discrètement leurs doigts, font travailler leurs poignets ; d'autres ajustent la position de leur instrument,

1. Extrait des *Troyens*, acte IV, n° 29.

procèdent aux ultimes serrages, plongent un œil au fond d'un tuyau, testent la solidité d'une baguette, la souplesse d'une corde, la rondeur d'une note. Les violoncelles pivotent sur leur pique et les archets évoluent en désordre, comme autant de bateaux avant le coup d'envoi d'une régata. Tout est en place. Après la cacophonie maîtrisée des accordements, un silence attentif retombe.

Le chef d'orchestre fait son entrée en dernier. Le public, les musiciens, tout le monde est suspendu à ses mouvements. Il avance résolument, offrant son profil incertain à la lumière qui le découpe et le dévore à sa guise. Il aurait volontiers troqué sa place contre celle d'un parfait inconnu assis dans son canapé à siroter une bière, et en même temps, il ne la céderait pas pour tout l'or du monde.

Le chef sourit et fait un signe de tête à son premier violon qui se lève et lui rend son salut. Un geste suffit pour faire lever tout l'orchestre. La salle applaudit, il se rassoit. Chacun perçoit, comme un signal, le froissement des vêtements contre les chaises, le frottement des chaussures de cuir et celui des instruments. Le premier violon demande le *la* au hautbois qui s'exécute gravement. Un dernier silence. Les violons se calent sous les mentons, les flûtes entre les lèvres pincées, les violoncelles entre les jambes serrées, les trombones entre les doigts bouchant des trous et comprimant des pistons. Le chef regarde sa partition sans la voir, soulève un sourcil. Sa baguette demeure un instant figée entre ciel et terre.

La mélodie des violons emplit l'atmosphère. Elle s'envole dans un frémissement d'ailes, s'égrène en notes légères. Le chef plie les doigts et courbe les épaules, comme si son corps devait accompagner le son, le tenir par la main sur le chemin de l'école. Il se détend un peu et savoure le déploiement de la mélodie, si ténue qu'il faut lui céder la place, s'effacer poliment devant elle pour qu'elle n'hésite plus à envahir l'espace.

Le rideau se lève, dévoilant un paysage champêtre et une aube de premier matin. On sentirait presque la caresse de l'air et cette fraîcheur qui colore les joues. Le chef sourit en pensant aux spectateurs qui, derrière lui, doivent lever le nez et tenter de saisir les parfums filtrant entre les cordes des violons, jaillissant par les pores métalliques des flûtes traversières.

Sur scène, des naïades folâtrant, se baignent, jouent à cache-cache entre les roseaux. Les clarinettes font entendre leur voix aérienne mêlée au souffle grave des bassons, aux cordes

pincées des contrebasses, à l'unisson. Cela sonne, cela vibre, cela résonne comme un long discours mélodique, cela coule et se répand comme l'eau fraîche que l'on devine perlant sur les corps des naïades, comme le vin glissant dans leur gorge et la rosée illuminant leur front, tordant leurs boucles blondes.

Pourtant l'orage approche. Les musiciens font monter les premières gouttes, une pluie drue de notes coupantes. Le vent attend son heure, prêt à bondir, masse compacte chargée d'électricité. Et c'est lui, le chef, qui le tient tout entier dans ses mains. Euphorique, il pointe sa baguette en direction des cors. Leur son rompt la quiétude ambiante, creuse un sillon, une déchirure. Les naïades dressent l'oreille, écoutent avec anxiété cet instrument de mauvais augure auquel répond un autre, plus lointain, perdu dans un halo de brume, quelque part aux limites du rêve et de la conscience éveillée. La tessiture sombre des cors enveloppe la scène d'un brouillard mélancolique. Leur voix roule, gémit. Un gémissement qui remonte des profondeurs de la terre. Presque un gémissement d'homme.

C'est alors que le chef l'aperçoit. Il navigue sans faire de vagues entre les instruments, slalome entre les pieds qui battent la mesure. C'est impensable, et pourtant... *Un rat !* Le grondement de l'orage, l'avancée soudaine des bassons lancés sur les traces des cors, le fracas distingué des trombones au-dessus de la mêlée des violons, rien de tout cela ne semble l'émouvoir. Il prend même le temps de s'asseoir entre les jambes croisées d'une clarinettiste pour faire un brin de toilette. Ses pattes nerveuses glissent en rythme sur son museau.

Le chef devine les petits yeux noirs du rat qui s'ouvrent et se ferment comme s'il lui adressait un clin d'œil. Ses doigts se crispent sur sa baguette, entraînant un léger retard sur le démarrage des violoncelles. À peine quelques dixièmes de seconde de flottement qui n'ont pas échappé au premier violon. Surtout ne rien laisser paraître, ne pas perdre le fil, continuer comme si de rien n'était. La fuite désordonnée des naïades à l'approche des chasseurs l'aide à faire diversion. Le premier violon, accompagnant leur fuite d'un jeu tumultueux qui ne souffre aucune faute de concentration, s'absorbe complètement dans sa tâche. Rapide coup d'œil vers les pieds de la clarinettiste : le rat, sans doute surpris par ce brutal remue-ménage, s'est éclipsé dans quelque trou connu de lui seul. L'angoisse qui serrait la gorge du chef desserre son emprise. Il respire à nouveau et sent ses forces revenir. Violons, altos et violoncelles s'accrochent à son geste précis et font vibrer le

théâtre. Bassons, cors et trombones leur emboîtent le pas, laissant traîner leurs notes graves qui alternent avec celles, plus aiguës, des flûtes et des hautbois. Lorsqu'il rappelle le cor au milieu de ce tourbillon savamment orchestré, il se croit pour de bon tiré d'affaire... Mais il est à nouveau là. Le gros rat gris. Logé entre les bois et les cuivres. Immobile et attentif, comme une provocation. Assis sur son train arrière, on dirait qu'il attend quelque chose. Peut-être guette-t-il le moment propice pour ruiner son travail et tailler d'un coup de dent le bel équilibre ?

Tu ne m'auras pas, mon gaillard... Un coup de baguette fend l'air tout droit, sec et définitif, comme s'il avait voulu d'un geste transpercer son minuscule adversaire. Le cornet à pistons et le trombone sonnent la charge. Le tonnerre gronde et des éclairs illuminent la scène. *Que dis-tu de cela, sale bestiole ?* Le rat a courbé l'échine. Sa belle assurance s'envole. Pris de panique, il bondit sur les genoux d'un trombone qui lâche une note affreusement dissonante. L'animal tressaille et retombe au sol. Le chef ferme les yeux et se mord les lèvres. Cette fois, le premier violon a tout vu.

Heureusement, le scénario vient sauver la situation. Les chasseurs courent en tous sens pour s'abriter de la pluie. Les jeux de lumière simulent la pénombre et l'emprise de l'orage, dissimulant les musiciens qui, au fond de leur fosse, ne sont plus que des ombres. La scène du rat passe ainsi inaperçue, couverte par la tempête et par l'entrée triomphale de Didon et Énée.

Le premier violon lance au chef un regard solidaire. Il ne l'abandonnera pas s'il faut sauver le navire. Ils écoperont ensemble jusqu'au port, tant il est vrai que les situations critiques ont le don de souder un équipage.

Un cri, aussitôt avalé par la valse des notes précipitées, les tire de leur torpeur. Un remous soulève le rang des violons et un archet surnage au-dessus de la mer déchaînée. La catastrophe est imminente. Le premier violon tente de sauver ce qui peut encore l'être. Rattraper le rythme qui s'emballe. Ramer plus vite. Il travaille son instrument comme un forcené. Dans son dos des cris étouffés, des chuchotements, des accents de terreur confuse. Il reçoit un violent coup d'archet entre les omoplates qui lui coupe le souffle et manque de lui faire lâcher son violon. L'orchestre est devenu fou, totalement incontrôlable. Imbroglio de notes saccadées, de cris de surprise, de mouvements de frayeur et de coups de talons sur le sol.

La sueur coule à grosses gouttes sur le front du chef. Surtout, ne pas lâcher prise. Ne pas laisser la tempête prendre l'ascendant sur l'orchestre. Soudain, un éclair gris passe entre les jambes du premier violon. Il sursaute et parvient presque à stopper la course du rat,

lequel atterrit finalement dans les pieds des flûtistes. Avant que la panique n'ait eu le temps de s'emparer d'eux, le chef redouble d'ardeur et entraîne ses troupes dans un jeu à la rapidité cauchemardesque, proche du délire. Les doigts ne répondent que par réflexe, happés par l'urgence qui s'insinue dans les âmes. Une cascade de notes dégringolent et bouillonnent, lancées à la poursuite du temps perdu.

Le tableau qui se dessine sous les yeux du chef est glaçant : une ligne de violons épuisée face à une ligne de flûtes désorganisée, gagnée par le chaos. Yeux exorbités. Doigts tendus. Bouches crispées. On joue trop de notes, on oublie des silences, tandis que le tonnerre redouble et que les éclairs éblouissent les visages par intermittence. Quant au rat, devenu fou lui aussi, il file à toute allure entre les jambes, grimpe sur les genoux, évite les chaussures et les regards assassins.

Les violons ne résisteront pas éternellement à la cadence qu'on leur impose. Tenu à bout de bras, l'orchestre ressemble à une épave disloquée prête à s'échouer sur la plage, ballottée par le ressac et la houle. Les trompettes lèvent la tête au-dessus de la mer démontée. Les muscles de leurs visages sont tendus à l'excès, les veines saillent dans leurs cous, leurs doigts courent d'un piston à l'autre tandis que leurs bouches expulsent ce qui leur reste d'air en tirades explosives. Violons, flûtes et trompettes discutent à tout rompre, frôlant la rupture, au bord de l'asphyxie.

Et voilà que tout l'orchestre braque son regard sur la main du joueur de timbale qui se soulève lentement. Le rat vient de stopper sa course à ses pieds, à bout de souffle. L'homme sait que tous attendent de lui la délivrance. Sûr de son fait, sa main retombe... manque sa cible et s'écrase sur son instrument. La vibration est si intense, si insupportable que le rat fait un bond qui le propulse directement sur la scène. *Cette fois tout est fini...*, pense le chef dont le visage blanchit encore d'un ton. Tout ce qui lui vient à l'esprit, c'est une prière – celle qu'il récitait tous les soirs avant de s'endormir quand il était enfant, pour chasser les monstres cachés dans le noir.

Sur scène, Didon et Énée tentent d'échapper aux éléments. Les nymphes vont et viennent en criant, cheveux épars, mains dressées vers le ciel tourmenté. Au creux des rochers, le ruisseau grossit et devient cascade. Faunes et sylvains dansent pendant que l'orage bat son plein et que l'orchestre redouble de puissance, galvanisé par la menace du grand effondrement. Le fracas de la tempête se mêle au bouillonnement de la cascade et aux cris des nymphes, entre les pieds desquelles le chef devine, avec effroi, le petit éclair gris...

À grand renfort de coups de pédale, les timbales se joignent au tumulte. Horde survoltée, les violons soulèvent des bourrasques qui balayent la cime des arbres. Un cri déchirant

retentit. Dans un sursaut de désespoir, le rat s'est glissé sous les jupes d'une naïade. C'est le moment précis que le chef choisit pour déclencher la foudre, guidé dans son geste par l'instinct de survie. Roulement de timbales. Déchaînement des violons. Un arbre tombe. Des faunes s'emparent de branches enflammées. Le feu achève d'effrayer le rat qui mord furieusement le mollet auquel il se cramponne, puis dégringole et disparaît enfin sous l'estrade. Nymphes et faunes se dispersent à leur tour dans les derniers tourments de l'orage.

Le chef déglutit avec difficulté, croise le regard de son premier violon. Les cieux s'éclaircissent, la lumière revient en même temps que les naïades. Les cors résonnent dans le lointain. Les violons fourbus escortent hautbois et violoncelles. Les musiciens déroulent les dernières mesures, retrouvant cet équilibre après lequel tous ont couru pendant de longues, interminables minutes. L'ultime note prononcée puis éteinte dans un souffle, le silence retombe brusquement.

L'attente qui suit est une éternité douloureuse. Et puis, enfin, ils arrivent. Les applaudissements sont d'abord timides, presque somnolents, puis unanimes. Une ovation. Un triomphe. Le chef et le premier violon échangent un regard. Les musiciens engourdis, couverts de sueur, se dévisagent sans comprendre. Pendant une seconde, le chef médusé en oublie de saluer. Le premier violon se redresse et d'une main fait lever l'orchestre qui salue sous les bravos du public enchanté.

Au même moment un rat, dont le cœur bat encore à tout rompre, lèche sur son museau une goutte de sang de naïade, puis disparaît dans l'obscurité.

Julie Delfour

SI LE GRAIN SE MEURT

Le flot du public entre sous le chapiteau et s'installe dans un bruissement bavard. Nous sommes déjà sur la piste mais il ne nous remarque pas encore. Nos corps sont allongés, enlacés, tressés. Nous nous connaissons par cœur. Tout à l'heure, nous serons des individus détachés les uns des autres. Mais pour l'instant, nous puisons notre force dans cette étreinte collective. Petit à petit, le noir descend. Seuls restent sur le sol nos corps invisibles, tas informe allongé dans un coin de la piste. Une voix surgit de l'obscurité.

Camarade Fang-Yin, femme, 25 ans, province du Sichuan : « Année 1958 – 15 avril. Tous les jours, nous allons faire le tour des champs du village. Cette année, la récolte s'annonce bonne. Les tiges sont sorties de terre. Il y a peu encore, ce n'étaient que des pousses vertes au ras du sol et maintenant elles sont debout comme des petits soldats, prêts pour la bataille. On aperçoit les grains en formation qui gonflent ce qui sera un épi mûr dans quelques semaines. Pourvu que nous n'ayons pas de gelée tardive. »

Camarade Wang, homme, 42 ans, province du Sichuan : « Année 1958 – 25 avril. Comment décrire l'étourdissement lié au vide de nos estomacs ? La faim s'attache à chacun de nos pas, elle prend toute la place. Nous nous surveillons les uns les autres afin de ne pas nous laisser aller. Ce serait vite fait, hop, avant que les grains ne soient mûrs de chaparder des épis encore verts. Mais nous veillons. Nous patrouillons toujours à plusieurs. Nous défendons l'intérêt des camarades. L'autre jour, nous avons trouvé un va-nu-pieds qui dévorait à même le sol quelques tiges. Lorsqu'il nous a entendus, c'était trop tard. J'étais déjà sur lui. Je l'ai rossé avec mon bâton à serpents. Je l'ai tellement battu que j'en avais mal aux bras. Après, j'étais épuisé d'avoir dû fournir un tel effort, je tremblais. Mais de le voir là, ce vagabond, ce pique-assiette en train de dévorer le fruit de notre travail, ce grain dont nous avons tellement besoin, ça m'a rendu fou. Les camarades l'ont fait rouler du bout de leur pied dans le fossé. Nous sommes repassés discrètement en fin de journée. Il était toujours là, exactement dans la même position que le matin. De toute façon, il ne doit pas avoir de famille, personne ne viendra demander après lui. »

Camarade Fang-Yin : « Année 1958 – 10 mai. Les épis mûrissent. Nous multiplions les patrouilles. Tout va bien. Je me sens pleine de promesses comme cette récolte. Je suis enceinte. »

Camarade Wang : « Année 1958 – 20 mai. Le représentant du Parti a convoqué le village. Dans une semaine, nous devons tous nous rendre à Ya'an, à deux heures de marche d'ici, pour une grande fête organisée par le Parti en l'honneur de Mao. Ainsi en a décidé le Grand Timonier. Cet événement aura lieu à travers toute la Chine. Il y aura un grand banquet offert par le Parti. Nous danserons, nous chanterons. Mao entend ainsi célébrer son peuple des campagnes dont il est si fier et qui est l'âme de la Chine. »

Camarade Zhijang, homme, 37 ans, province du Sichuan : « Année 1958 – 25 mai. L'idée de laisser le village à l'abandon m'empêche de dormir. Je suis allé rencontrer le représentant local du Parti. Je lui ai demandé une dérogation pour que nous puissions rester à quelques-uns afin de veiller sur les récoltes. Il a ri : "Les épis n'ont pas d'ailes, camarade. Que veux-tu qu'il leur arrive ?" »

Des plumes d'oiseaux tombent lentement du plafond. Pépiements de moineaux en bande. Puis silence. De quelque part, de nulle part, de toute part, la nébuleuse patrie des petites voix témoigne inlassablement.

Camarade Fang-Yin : « Nous n'avons plus que nos yeux pour pleurer. Je n'arrive pas à écrire tant j'ai les mains qui tremblent. »

Camarade Zhijang : « Je hais les moineaux. Je hais la terre entière. »

Camarade Lin-Yao, 30 ans, femme du camarade Zhijang : « Année 1958 – 1^{er} juin. Le Grand Mao a entendu la souffrance de son peuple. Il a décrété que les oiseaux mangeurs de récoltes ne sont pas les bienvenus en Chine. Un grand rassemblement est prévu

partout à travers le pays. Nous devons amener des casseroles, des bassines, des tambours pour ceux qui en possèdent. »

Sur la piste, nous nous sommes levés sans bruit. Avec nos pots de fortune et nos cuillères, nous créons un vacarme assourdissant. Puis silence.

Camarade Wang : « Pendant une semaine, nous nous sommes relayés jour et nuit. Femmes, enfants, vieillards, adultes, à la ville comme à la campagne, nous avons couvert les moindres recoins du territoire. »

Camarade Lin-Yao : « Nous avons fait tant de bruit que les cadavres de nos ancêtres ont dû se retourner dans leurs tombes. En cachette, nous leur avons rendu hommage pour leur demander pardon du dérangement provoqué. J'espère qu'ils ne nous en veulent pas. »

Lu-Pan, 8 ans, province du Sichuan : « Nous avons chassé, pourchassé les oiseaux, détruit les nids à la fronde, tué les oisillons, gobé les œufs. »

Tien-Hou, 10 ans, grande sœur de Lu-Pan : « On ne devait plus aller à l'école. À la place, faire du bruit, courir avec les garçons, grimper aux arbres. J'espère qu'on recommencera bientôt. »

Camarade Zhijang : « Nous avons interdit à ces volatiles de malheur de se poser sur notre sol. Au bout de quatre jours et quatre nuits, nous avons ramassé les premiers cadavres d'oiseaux. Des cris de joie sauvage ont ponctué cette découverte. Quel spectacle que de voir ces oiseaux, morts d'épuisement, tomber du ciel et s'abattre lentement sur le sol. Une pluie de plumes tièdes. Morts au pied des arbres, morts au beau milieu des champs dévastés, morts au bord de la rivière où ils n'ont pas pu boire.

Nous avons allumé un grand feu au centre du village, fait voler leurs plumes, mis les piafs sur de longues tiges de bois et nous les avons rôtis. À tous ceux qui me sont passés

entre les mains, j'ai pris le bec. Pour les punir. Le bec qui a pillé nos récoltes. Le bec malfaisant qui nous contraint encore à une année terrible. Leur saleté de bec qui ne nous enlèvera plus le grain de l'assiette. Je m'en suis fait un collier qui ne me quitte plus. Je le garderai jusqu'à ce qu'il tombe en poussière. »

Camarade Fang-Yin : « Lorsque enfin tous les tambours se sont arrêtés, nous avons écouté le silence. Le silence d'après le bruit, tellement dense, un silence inhabituel tombait dru sur nos têtes. À présent tout se tait. Plus un seul oiseau pour nous défier, dans l'air, plus aucune vibration d'aucune sorte. Ce matin, le ciel au-dessus de la Chine est vide. »

Projecteur. La lumière nous éclaire enfin. Sirène d'usine annonçant la reprise du travail. Réveil en sursaut, nous nous séparons, nous redevenons un, nous étirons nos corps que le public devine sous nos vêtements déchirés. Une charrette tirée par des chevaux surgit et tourne comme une toupie folle autour de la piste. Nous courons pour la rejoindre vite, vite, nous sautons à l'intérieur, les plus forts en bas, les plus frères au-dessus, nous formons une pyramide humaine emportée dans le vent, dont l'équilibre est compromis à chaque coup de sabot. À chaque tour de piste effectué, le directeur de la plantation brandit une pancarte. J1 – J2 – J3... Quatorze jours. Nous avons quatorze jours pour accomplir notre mission. Des arbres couverts de fleurs blanches ont poussé sur la piste.

La charrette dépose chacun d'entre nous au pied d'un arbre. Distribution du matériel : longue tige, boîte à chewing-gums attachée autour du cou avec de la poudre dorée. Les consignes répétées par le directeur qui nous enjoint de ne pas perdre de temps si nous voulons toucher notre salaire de saisonnier. Une demi-heure par arbre. N'oublier aucune fleur. Petit à petit, nous nous élevons dans les branches. Les voix reprennent.

Camarade Fang-Yin : « Année 1960 – 15 juin. Tant que j'en ai encore la force, je veux l'écrire maintenant : dans le regard des autres, chacun voit la mort qui se profile. Au début, nous nous sommes menti les uns aux autres. Nous faisons bouillir de grandes casseroles d'eau chaude pour faire croire aux voisins que nous avons de quoi manger. La vérité c'est que nous n'avons plus rien. Ma petite fille est morte il y a trois semaines. Les

représentants du Parti sont venus au printemps dernier. Ils ont tout saisi. Tout. Ils nous ont expliqué que, grâce aux nouvelles techniques agricoles révolutionnaires, nos rendements avaient été multipliés par quatre. Ils nous ont accusés de cacher une partie des récoltes. “Vous refusez de participer à l’effort national, vous n’êtes pas solidaires avec les camarades de la ville qui travaillent dur.” Pour toute réponse à nos protestations, ils sont allés chez le camarade Zhijang. Je suis sûre que quelqu’un l’a dénoncé. Il avait garni de blé tous les matelas de sa maison. Ils ont éventré les matelas. Ils ont piétiné le grain qui s’en échappait, ils ont pissé dessus. Zhijang a été traîné sur la place du village, par les cheveux et par le collier qu’il porte toujours autour du cou. Ils l’ont pendu sous nos yeux. »

Camarade Wang : « L’autre jour, j’ai croisé sa veuve, Lin-Yao. Plus personne ne lui parle. Elle est la femme du traître, la femme de celui par qui le malheur est arrivé. Nous étions seuls sur la place du village et je l’ai serrée dans mes bras. Elle n’a pas eu peur. Dans ce matin de printemps, alors que nous allons tous mourir, il y avait quelque chose d’une douceur infinie à avoir dans mes bras ce petit corps léger, si léger, tremblant dans le vent comme celui d’une vieille personne. Nous sommes restés enlacés. Nous n’avons pas pleuré, nous n’avons plus de larmes depuis longtemps. De sa petite voix, elle m’a murmuré : “Là où il est, au moins, il ne souffre pas de la faim.” »

C’est l’instant que je préfère. Pendant que les voix racontent, nous prenons notre envol chacun depuis un arbre de fleurs blanches. Nous sommes la grâce et l’élégance. Les pétales tombent du ciel, la piste se couvre lentement d’une mousseline blanche. Autour de nous, un silence à couper au couteau. Ils sont suspendus à notre souffle, suspendus à un fil. Anges déchus, nous n’en finissons pas de monter vers la coupole qui nous tient lieu de ciel. Au-dessus du vide, nous dansons.

Camarade Fang-Yin : « Qui sait seulement que nous sommes en train de mourir ? Toute correspondance est interdite avec les autres villages. La mousse et la famine poussent du même rythme lent. Nous mangeons des herbes folles, des feuilles d’arbres, des toiles

d'araignées. Nous nous engourdissons dans le froid de l'hiver. Lorsque nous sortons en quête de nourriture, de grands coups de vent soufflent nos cervelles. Les uns après les autres, nous devenons légers, transparents, si transparents que nous finissons par disparaître. Il nous reste cette chaîne de jours à compter pas à pas. J'aurais préféré quitter la vie plus tôt. C'est long, mourir, au bout du compte. »

Là-haut, tout là-haut, plaqués au sommet du chapiteau, nous sommes invisibles. Dans un jeu de lumière, nous disparaissions. Le public se tait. À chaque représentation, je donnerais ma vie pour cet instant, pour ce silence d'avant les applaudissements, pour ces quelques secondes où, dans nos guenilles, nous sommes des fils de roi. Lentement, dans le grand silence, les plumes d'oiseaux recommencent à tomber sur la piste. Alors, quelque part dans le public, un spectateur commence à applaudir. De gradin en gradin, l'onde se propage. Quelques minutes plus tard, la salle tout entière est debout, les spectateurs nous acclament. Avec cet hommage aux paysans morts de faim dans la Chine des années soixante, nous venons de leur rendre un pan de leur histoire.

Cette sombre période nous accompagne encore. Dans quelques semaines, dehors, dans la vraie vie, des hommes et des femmes grimperont dans les arbres couverts de fleurs blanches. Avec de longues tiges et des boîtes de pollen précieux autour du cou, ils iront polliniser à la main les vergers du Sichuan. Les moineaux de Mao sont vengés. Ils ne sont plus jamais venus piller le grain mais leur absence a permis aux insectes nuisibles de proliférer sans frein. Ce sont eux qui ont dévoré les récoltes les années suivantes. Pour en venir à bout, les hommes ont utilisé des pesticides, de plus en plus puissants, de plus en plus toxiques. *Exit* les nuisibles. *Exit* aussi les pollinisateurs, les abeilles ont à leur tour disparu. Les villageois dont nous avons retrouvé les journaux et dont nous convoquons la parole dans ce spectacle avaient raison. Aujourd'hui, le grand morceau de ciel qui flotte au-dessus de la Chine reste désespérément vide.

Chantal Galichet

DE PROFUNDIS

Tout autour de moi, l'air subit l'empreinte du sel alors que voltige un brouillard d'écume dont les jeux avec la lumière donnent naissance à un arc-en-ciel évanescent. Je ne puis le voir, mais la chaude caresse du jour me réjouit alors que je m'ébats dans l'onde, heureux de respirer librement. C'est une joie de fendre la houle, de se sentir porté par la sollicitude liquide de l'océan. Le temps a perdu son importance, je n'y suis plus inféodé. J'ai appelé mes compagnons, je sais qu'ils ne sont pas loin. La faim, toutefois, me poursuit, et je dois la satisfaire.

L'obscurité m'enveloppe. Aucune clarté ne vient du ciel, et quelques scintillements verdâtres sont seuls à illuminer ma nuit. À peine le temps de réaliser la proximité de l'un d'entre eux que, déjà, celui qui l'a provoquée me frappe de ses cris avant que j'aie pu m'enfuir. Sous le choc assourdissant, je suis presque assommée. Presque. Mon agresseur a raté son coup, et je dois me défendre.

Les étudiants penchés sur leurs écrans levèrent la tête, interloqués. D'habitude, les cours du professeur Elpinau étaient plutôt assommants et, n'eût été l'importance de sa matière pour l'obtention de la licence de biologie, l'amphithéâtre aurait été vide. Mais cette fois, un étudiant s'était levé et avait interpellé le professeur. Ce n'était jamais arrivé. En temps normal, Elpinau pérorait sur l'évolution de l'Homme, les meilleurs étudiants notaient et faisaient circuler son cours, alors que la plupart des autres, hâtivement dotés d'un baccalauréat sans valeur, se contentaient de suivre d'un œil distrait les projections du professeur tout en mettant à jour leur profil Facebook.

« Je persiste à affirmer qu'il est erroné d'avancer, comme vous le faites, que la conscience est le propre de l'espèce humaine et ne s'est développée que dans le genre *Homo*. »

Elpinau, surpris, avait laissé sa dernière phrase en suspens. Un instant, il parut presque assommé d'avoir été contredit. Il considéra l'amphi d'un air las avant de répondre :

« Monsieur, il n'est guère habituel d'être interrompu pendant un cours, mais je veux bien discuter de ce point avec vous par la suite, si vous le désirez ; monsieur... ?

– Lenolin, Bruno Lenolin. »

Les étudiants regardaient le contradicteur. Il n'était pas particulièrement connu, personne ne se souvenant l'avoir déjà vu, mais beaucoup d'étudiants faisaient montre d'une présence

épisodique, et leur nombre même garantissait un certain anonymat. Par les vastes fenêtres, un soleil radieux illuminait l'océan tout proche, et l'esprit de la plupart était déjà ailleurs, dans l'après, dans le loisir. Pourtant, cet homme debout leur fournissait un agréable intermède. Ils l'écoutèrent.

« C'est avec plaisir que je discuterai ce point en particulier, mais je le crois assez important pour être débattu publiquement, afin que tous puissent se faire leur opinion.

– En sciences, il n'est pas d'opinions, monsieur, mais des démonstrations !

– Soit ! Alors professeur, comment interprétez-vous les séries d'expériences réalisées en confrontant certains animaux à leur reflet, et démontrant que ces derniers réalisent qu'il s'agit de leur image, ce qui prouve qu'ils sont conscients de leur existence en tant qu'individu ?

– Vous voulez parler de ces expériences où on met de la peinture blanche sur la tête de chimpanzés, puis on leur tend un miroir et ils grattent la tache ?

– On a fait ça ? demanda une étudiante brune à lunettes, installée parmi les premiers rangs, et qui faisait partie de ceux qui copiaient le cours.

– Effectivement, répondit Elpinau, mais cela ne prouve rien ! Le singe peut simplement être irrité par la peinture et se gratter, miroir ou pas !

– Enfin, professeur, et les expériences témoins ! »

Elpinau avait quitté son bureau et se rapprochait lentement de son contradicteur, situé au cinquième rang de l'amphi.

« Quelles expériences témoins, hein ? Comment voulez-vous en faire, des expériences témoins ? Il apostropha trois étudiants qui discutaient, au second rang : Comment feriez-vous ça, vous ? »

Les trois étudiants, qui dans leur tête étaient déjà au troquet voisin, le fixèrent sans mot dire d'un regard bovin. Une étudiante blonde, un rang plus haut, répondit à leur place :

« On pourrait faire la même tache de peinture, mais avec une couleur qui ne se voit pas, pour comparer.

– Et aussi voir si les singes se grattent la tête sans le miroir », ajouta un jeune homme barbu, les yeux dans le vague.

Deux jeunes femmes, au sixième rang, se levèrent pour déclarer que l'on pourrait aussi donner au singe un miroir en bois, non réfléchissant, pour vérifier si son geste ne provenait pas, par hasard, de la seule préhension de l'objet.

Lenolin souriait en voyant les objections d'Elpinau fondre au fur et à mesure qu'il se

rapprochait de lui. Un étudiant féru de reportages animaliers aurait même pu y reconnaître le sourire carnassier d'un prédateur approchant sa proie.

J'ai raté mon approche. Normalement, j'assomme celle que je désire, mais, cette fois, elle a réussi à éviter mon attaque. Elle est plutôt grande, remarquablement rapide. Mais je sais où elle se cache, et j'ai l'avantage de la vitesse. Elle essaye de m'échapper, mais sa course est vaine. L'obscurité ne la protège pas. Bien que le temps joue contre moi, je vais la saisir. Ma faim est exacerbée par sa proximité, par sa peur presque palpable. Je me délecte par avance. La poursuite, sans fin.

La fuite est peut-être la meilleure des défenses. J'ai déjà connu la même situation, et j'ai survécu. Le hasard a voulu que, ce jour-là, je ne puisse m'enfuir que vers l'obscurité la plus totale. C'est ce qui m'a sauvée. Aujourd'hui, je recommence, mais je n'ai que peu de temps. Il est rapide, je dois m'enfoncer dans la nuit avant qu'il ne puisse me rejoindre. J'essaie de le semer, malgré mes mouvements encore désordonnés, comme atténués par le choc que j'ai subi. Je sais ce qu'il désire. Le distancer, seulement cela. Le temps travaille pour moi.

L'amphithéâtre, normalement endormi, était à présent le lieu d'une polémique virulente entre les partisans d'Elpinau et ceux de Lenolin. Les champions des deux camps s'étaient trouvés rejoints par des partisans qui, chacun dans leur coin, débattaient ferme avec ceux du camp adverse. Elpinau, au même rang que son interlocuteur, bras ouverts et le ton narquois, n'en démordait pas :

« La variété même des espèces chez lesquelles elles ont été positives montre l'inanité des expériences de mise en évidence d'une conscience : des singes, des éléphants, des cétacés, mais aussi des corbeaux, des perroquets, et pourquoi pas des poulpes et un raton laveur !

– Justement, la variété même des espèces où elle est mise en évidence doit nous conduire à ne plus considérer la conscience comme caractéristique du cerveau humain, mais comme un phénomène émergent, découlant d'un niveau minimal de complexité cérébrale, développé à des degrés divers dans le règne animal...

– Foutaises ! Seul le cerveau humain est assez complexe pour donner naissance à la conscience.

– Et pourquoi devrions-nous être les seuls animaux à en être dotés ? »

Les deux tiers de l'amphi étaient à présent occupés par des petits groupes débattant, mais le fond sonore diminuait d'un ton lorsqu'un étudiant barbu, haut dans les derniers rangs, se leva en lançant un tonitruant :

« Parce que nous sommes les seuls à posséder une âme ! »

Elpinau, surpris, regardait sans comprendre. Lenolin, paraphrasant Laplace, répondit immédiatement :

« L'âme, monsieur ? Un scientifique n'a pas besoin de cette hypothèse ! »

Une partie de la salle applaudit à cette saillie, alors que l'autre laissait transparaître une désapprobation confuse.

Lenolin reprit la parole :

« Votre étudiant n'a pas tort, Elpinau. Si vous réservez la conscience à l'être humain, ce n'est pas pour un motif scientifiquement acceptable, mais seulement en vertu d'une tradition d'essence religieuse qui refuse de voir en lui un animal, tout simplement, et donc d'envisager que la conscience ne soit pas limitée à l'espèce humaine, mais puisse s'élaborer, même de façon confuse et imparfaite, dans différents groupes de vertébrés. Vous continuez à vous situer, envers et contre tous, dans le cadre d'un "*fiat lux*" qui n'a plus sa place en sciences ! »

L'étudiant barbu répondit avant même qu'Elpinau n'ait eu le temps de réagir :

« Mais même, si la conscience provient seulement du cerveau le plus complexe, comme c'est l'Homme qui le possède, et de loin, elle lui est donc réservée !

– Je n'aurais pas mieux dit ! » renchérit le professeur.

Lenolin laissa errer son regard sur l'amphithéâtre à présent agité de discussions passionnées, et Elpinau, qui aurait dû paraître contrarié, afficha un surprenant sourire à se sentir environné de tant d'ardeur juvénile. Son opposant, toutefois, ne le laissa guère profiter de cette bonne fortune inopinée et, présentant ses derniers arguments, décida de porter l'estocade.

Elle a cherché à me distancer, à me perdre dans l'obscurité, mais je suis bien plus rapide. J'attrape un de ses bras. Je la tiens. J'ai assez perdu de temps. J'affermis mon étreinte. Elle

a beau m'agripper, me mordre, je ne crains pas cela. Je l'ai déjà vécu plusieurs fois, ma peau en porte encore les stigmates. Peu importe. Je n'ai plus qu'à l'entraîner avec moi, et la faire mienne. Elle se laisse couler derrière moi, je sens son corps sur le mien, qui glisse sur mon dos. Pourquoi fait-elle cela ? D'habitude, elles essayent vainement de s'échapper, et je dois parfois trancher leurs membres. Je ressens son étreinte à présent, et sa morsure. Il me faut l'entraîner vers la lumière, vers son inéluctable fin. Mais pourquoi ai-je du mal à bouger ? Je me sens faible, mes mouvements sont comme ralentis. Vers la lumière, mais elle me semble si lointaine... J'ai perdu du temps, comment se fait-il... ? Vers la lumière, tout droit. Vers le salut.

Je n'ai pas été assez rapide. Il a saisi un de mes bras, pensant que j'allais inutilement perdre mes dernières forces à essayer de me dégager. Je ne le ferai pas. Je me laisse glisser sur lui, et je ressens sa surprise. Je mords, encore, toujours, mais au même endroit. Je fouille sa chair musclée, sous la peau coriace, et je l'enserme, le plus fort possible. S'il ne peut plus bouger, la victoire va changer de camp. Nos sangs se mêlent, je le sais, et lui aussi. Il n'y aura peut-être pas de vainqueur. Malgré mes efforts, il m'entraîne vers la lumière, vers cette lumière qui peut signer ma fin. Mordre encore, serrer, mordre, serrer... Jusqu'à la fin.

Lenolin étendit la main dans un geste assez théâtral et, étonnamment, un certain silence se fit dans la salle.

« Même si la conscience est le propre d'un cerveau complexe, il y a alors deux raisons pour lesquelles elle n'est pas pour autant limitée à l'être humain. Mais il existe aussi un autre argument montrant que cette idée de complexité unique n'est pas pertinente, et que le degré de complication cérébrale lié à la conscience est sans doute moins élevé que ce que vous supposez.

– Ben voyons ! Expliquez-nous ça !

– *Primo*, le cerveau de certains cétacés possède, je le soutiens, un niveau de complexité équivalent, voire supérieur au nôtre. J'étais aussi persuadé que vous, Elpinau, de la supériorité de l'humain, jusqu'à ce que je puisse prendre en main le cerveau lourd et finement plissé d'un orque ou d'un dauphin. Ce jour-là, mes certitudes ont tremblé. *Deuxio*, vous vous limitez à une complexité liée à la surface cérébrale, augmentée par plissement, alors que l'étude des oiseaux les plus intelligents a montré qu'ils sont dotés

d'une densité neuronale bien supérieure à celle des mammifères, ouvrant la voie à une organisation cérébrale différente, que vous négligez. Mais ce qui nous montre que la complexité n'est peut-être pas le point le plus important se trouve chez l'homme lui-même.

– Et c'est quoi ? demanda, avant qu'Elpinau ne réagisse, une étudiante rousse qui avait recouvert de notes hâtives un joli carnet visiblement destiné à d'autres usages.

– Les situations pathologiques où l'on a découvert par hasard, chez des humains parfaitement normaux, que même un cerveau profondément anormal, parfois même réduit à une épaisseur de quelques millimètres, pouvait suffire à un humain.

– Oui ! J'ai entendu ou lu un truc sur ce cas ! » s'exclama l'étudiante alors que retentissait la sonnerie libératrice.

Interdits, les étudiants se regardèrent. Étrangement, pour la première fois, beaucoup n'avaient pas envie de partir. Dans le hall, de petits groupes se formèrent, discutant encore, alors que, chacun de leur côté, Elpinau et Lenolin s'éclipsaient discrètement.

Une heure plus tard, tous deux se promenaient sur la plage. Un étudiant curieux qui les aurait écoutés aurait été surpris de la teneur de leur conversation, qui n'avait que peu de choses à voir avec la prise de bec qui les avait opposés. Elpinau félicitait en effet chaudement son collègue :

« Vous avez eu là une excellente idée ! Il y a longtemps que je me désolais de ces cours devant un amphi à moitié vide, avec ces étudiants plongés dans leurs portables, qui ne m'écoutent pas, qui font seulement acte de présence ! Votre idée de simuler un débat pour rendre le cours plus intéressant a été brillante, ils ont été... Mais qu'est-ce que c'est ?... »

À quelques centaines de mètres, une grosse masse blanchâtre était échouée sur la plage. Quelques curieux la photographiaient déjà avec leur téléphone. Intrigués, les deux biologistes pressèrent le pas.

« Incroyable, dit Lenolin, un cachalot ! Que lui est-il arrivé ?

– Il a dû s'échouer...

– Non... regardez ! (Lenolin montrait sur la peau de l'animal des cicatrices circulaires. Par endroits, la chair semblait avoir été découpée en coin, et les blessures à vif avaient pris une coloration noirâtre.) Il a affronté un calmar géant ! Regardez la base de sa queue ! Elle a presque été découpée par le bec du calmar !

– On dirait bien que la proie a eu raison du prédateur ! approuva Elpinau.

– Je n'en suis pas si sûr ! (De l'eau jusqu'aux genoux, Lenolin tirait sur une espèce de gros

câble qui pendait hors de la bouche de l'animal.) Regardez : un tentacule de belle taille ! Il a été proprement découpé. Vous pensez que le calmar a survécu ?

– Je crains que non, si j'en crois ce que je vois là-bas. »

Une grosse masse gélatineuse s'était échouée, elle aussi, à quelques dizaines de mètres du cétacé. La découverte d'un calmar géant était suffisamment rare pour que les deux biologistes se pressent vers la dépouille flasque et gluante autour de laquelle les promeneurs accumulaient les selfies.

« Il a été salement amoché par la décompression ! lança Lenolin en contemplant la masse indistincte du corps de l'animal. Le calmar est parvenu à maintenir le cachalot au fond, jusqu'à ce qu'il se noie... C'est une vraie stratégie consciente, mon ami.

– Ou un simple effet du hasard !

– Allez savoir ! »

Et les deux hommes, pensifs et perplexes, laissèrent les vagues lécher leurs pieds alors qu'un soleil déclinant incendiait l'horizon marin.

Roger Raynal

TEMPÊTE EN MÈRE

Ma mère est là, je la regarde depuis l'autre rive. Elle paraît si petite devant l'immensité de l'océan. Elle est si fragile face à la fureur des vagues. Elle regarde en pleurant deux roses se faire emporter au loin par la colère de la tempête. Puis elle part en laissant derrière elle deux tombes et le fracas des éléments. Je suis là, sur l'autre rive, je la regarde, espérant enfin sentir sur mon être diaphane un regard de sa part, un signe, si insignifiant puisse-t-il être. J'étais là, mais elle ne m'a pas vu.

Je croyais qu'il allait, comme à son habitude, contempler la mer depuis le haut du phare. Il est monté, mais aussi improbable que cela puisse paraître, il a sauté. Ma mère dit qu'il est tombé, mais je n'y crois pas. Il était devenu fou avec le temps, et le temps en a fini avec lui. L'océan l'avait appelé mais il n'a pas su résister ; peut-être ne le voulait-il point. Et si les sirènes s'avèrent être un mythe, je crois qu'il est la seule personne au monde à les avoir jamais entendues. Nous avons retrouvé son corps contre les rochers une fois la marée basse. Il avait l'air vieux, plus qu'il n'aurait dû paraître. Mais, seul, le visage tourné vers l'océan, sa barbe respirant une ultime fois la brise marine, il était heureux, pour la première fois depuis de longues années. Je le regardais, mais ce que je contemplais alors n'était plus l'homme dur, fier et imbu de sa personne que j'aurais reconnu quelques heures plus tôt. C'était un personnage grand et mince. Ses yeux bleus contrastaient avec le teint mat de sa peau. Les embruns que la mer portait à lui se déposaient sur sa figure creusée par le froid et la faim. Des perles, derniers vestiges de cette brise marine, ruisselaient le long de sa barbe légèrement roussie. Sa longue chevelure rousse flottait et ondulait dans le vent glacial d'un hiver imminent. Il y avait sous ses rides et son visage marqué par le temps un calme froid, une sérénité à toute épreuve. Et un sentiment de liberté et de délivrance émanait de son regard perdu dans le lointain de l'océan déchaîné. Il avait brisé ses chaînes et n'avait pu résister à l'appel de l'océan. Les entraves qui le rattachaient au monde n'étaient désormais plus. Seules restaient les poussières de ses souvenirs et de son passage anonyme dans ce monde, éparpillées et mélangées au sable par le vent et imprégnées de l'iode de l'air marin.

Ma mère a pleuré beaucoup trop pour un homme qu'elle n'aimait pas. J'ai clos ses

paupières, humides et couvertes de grains de sable, et la flamme de ses yeux s'est ainsi éteinte pour l'éternité. Puis nous l'avons enterré dans le sable, encore mouillé des moutons d'écume mélangés à son sang.

Peut-être que maman l'aimait, finalement. Chaque jour, elle dépose près du phare une rose si rouge et au parfum si subtil et délicat qu'elle parvient à émouvoir la mer, le ciel et les oiseaux. Elle s'engouffre lentement dans les eaux sombres et glaciales de l'océan avant de disparaître à l'horizon. De temps à autre, ma mère me dit d'une voix monotone et semblant subir ses propres paroles : « La mer fut la Vénus, la mer fut la lumière, divinité des Hommes qui régnait sur le monde de toute sa splendeur, la mer fut le miroir des pays d'antan, du monde et de l'au-delà. Mais, dans son orgueil et sa jalousie mortelle, elle n'est que barbarie, souffrance et sournoiserie. L'océan est le bourreau qui mutile ta vie et détruit tes espérances de ses dents acérées ; il est le pire fléau qui dresse sur ton chemin une aura de terreur cachée par sa beauté. » Et j'ai du mal, mais je la crois... Il lui a tout pris et je me dois de la comprendre.

Elle devait vraiment l'aimer, après tout. Elle reste pendant des heures, debout sur le sable, à regarder les vagues s'écraser contre les rochers. Le roulis continu des galets polis par les marées la berce et la guide vers un autre monde, lointain, inaccessible à mon cœur. Je n'existe désormais plus.

Elle ne sait plus. Elle ne sait plus si elle l'aimait réellement.

Heureux comme il l'était lorsqu'il nous a quittés, il doit lui faire des signes depuis l'autre rive. Mais comme ma mère est aveugle, elle ne le voit pas. Cela doit être triste d'être là-bas, tout seul, à attendre que quelqu'un d'autre meure. Il va désespérer de ne voir personne lui rendre visite. Il pourrait être triste, mais seulement triste, il n'a jamais pleuré, jamais une seule perle de chagrin n'a effleuré sa peau. Mais bon, maman finira par tomber elle aussi, ils finissent toujours par tomber les grands. Elle me laissera seul, moi, dans ce monde détestable.

Je ne sais plus ce que je dois penser. Je ne suis plus, je m'en suis allé lorsque son âme s'est envolée. Il est parti et son égoïsme a emporté tous les mirages de joie que nous croyions déceler dans ce monde si cruel. Il a pris tous les liens, aussi puissants soient-ils, qui nous unissaient, a détruit l'ordre de nos vies et a balayé la mienne comme l'horizon avale le soleil, comme l'océan déracine et engloutit le roc. Peut-être devrais-je le haïr, lui, mais tel n'est pas le cas, je n'y arrive pas. Et puis, comme je ne peux l'atteindre, c'est sur elle que je déchaîne ma haine, ma souffrance et ma rage. Je lui en veux terriblement de l'avoir laissé

partir aussi facilement, et la déteste, car tôt ou tard, elle me laissera seul, et de nouveau livré à moi-même.

Je savais qu'un jour, tout serait différent, qu'un jour, lorsque je commencerais à grandir, ma vie ne serait plus la même.

Maman ne me parle que très rarement, elle m'a oublié, effacé. Je n'existe pas, et n'existerai désormais plus. Je me sens las, las de toute cette injustice et de cet étau qui s'est maintenant entièrement refermé sur moi. Certains diront que je suis au fond du gouffre, mais ma fosse à moi, n'en a pas et n'en a jamais eu. Je tombe. Je tombe sans fin, et suis désormais comme la flamme d'une bougie, qui n'attend que le premier souffle de vent pour s'éteindre et mourir en silence. Je pleure souvent, de plus en plus. Je ne travaille plus, mes professeurs inscrivent des commentaires dignes des pires infamies et des pires calomnies de la Terre sur mes bulletins scolaires. Alors, ma mère crie, sur moi, sur ma personne affaiblie par tant de tourments et d'injustice. Puis elle se calme et me dit : « Ils ne te comprennent pas, ils ne te comprennent pas... », elle le répète plusieurs fois, pour elle plus que pour moi, et se met à pleurer. Mais j'existe moi, j'existe mais elle ne le sait pas. Je souffre, plus par sa faute que par le deuil qui nous définit désormais. Tes larmes, ton impuissance et ton chagrin torturent mon âme et martyrisent ma vie ! Je crie, je hurle, je rugis et déverse sur elle un flux inachevé et ininterrompu de paroles furibondes. Mais tu ne comprends pas, ne m'entends pas, ne me vois pas, aveuglée par tant de chagrin. Le halo de souffrance qui règne autour de toi me brûle à petit feu. Ton égoïsme et tes sanglots n'ont su que trop mutiler mon honneur et détruire ma raison de vivre. Je hais. Je la hais.

Ma mère est là, je la regarde depuis l'autre rive. Elle paraît si petite devant l'immensité de l'océan. Elle est si fragile face à la fureur des vagues. Elle regarde en pleurant deux roses se faire emporter au loin par la colère de la tempête. Puis elle part en laissant derrière elle deux tombes et le fracas des éléments. Je suis là, sur l'autre rive, je la regarde, espérant enfin sentir sur mon être diaphane un regard de sa part, un signe, si insignifiant puisse-t-il être. J'étais là, mais elle ne m'a pas vu.

Je ne suis plus.

Noé Édouard

MIROIR, MON BEAU MIROIR...

Le soleil se levait sur la petite ferme paysanne, le coq chantait comme à son habitude et tout le monde sortait de son sommeil, sauf le chat, trop fainéant pour se lever. La journée commençait agréablement bien pour Munin, le majestueux corbeau au plumage noir comme l'ébène et à l'élégance sibylline ayant élu domicile non loin de là. Chaque jour il se complaisait à contempler sa beauté dans le reflet de ses objets volés en or, en argent ou en verre. Il avait récemment fait l'acquisition d'un magnifique miroir en argent devant lequel il pouvait demeurer des heures durant. Sa vanité avait si peu de limites qu'il se targuait d'être le plus bel être que le monde ait jamais connu. Le seul moyen qui existait pour sortir Munin de ses rêveries était un nouvel objet brillant entrant dans son champ de vision. Et pour peu qu'il lui plût, l'objet était volé dans la journée.

Comme tous les matins, réveillé par l'assourdissant chant de Romuald, le coq de la basse-cour, Munin se dirigea vers son beau miroir, seul moyen de lui redonner le sourire après une sortie du nid aussi brutale. Il chantonnait, se dandinait et cherchait dans son amas d'objets celui qui le faisait fantasmer sur son incommensurable beauté. Mais rien, le miroir n'était pas là, le corbeau avait beau retourner en tous sens le nid qui lui servait de logis, il ne parvenait pas à remettre l'aile sur l'objet de ses désirs. Le désespoir pouvait se lire dans la prunelle de ses yeux et le ternissement de son plumage.

En bas, dans la basse-cour, claironnait le jeune coq gaulois, fier comme un paon. Son plumage et sa queue aux mille couleurs ne manquaient pas d'émerveiller à chaque instant les poules et autres volailles. Si le corbeau était vaniteux, Romuald l'était tout autant et aurait donné n'importe quoi pour avoir la chance de se contempler toute une journée devant un miroir. Il enviait depuis longtemps Munin qui ne cessait de le narguer en s'observant dans la glace. Mais enfin, Romuald pouvait lui aussi en faire autant, il venait d'acquérir un miroir en argent qui lui avait été offert par Dantalion, le chat.

Munin, toujours perdu et désespéré, ne manqua pas d'entendre le coq pousser la chansonnette, et du haut de sa branche il découvrit Romuald s'extasiant devant l'image que lui reflétait un miroir en argent, son miroir. Il bondit de son séant pour retomber devant le coq qui, à sa vue, s'enfuit pour cacher son précieux trésor.

« CROÂ ! CROÂ ! C'est une bien belle chose que tu as là, dit Munin en pointant du bec le

miroir que tentait de cacher tant bien que mal Romuald. Il m'est étrangement familier.

– Je ne vois absolument pas de quoi tu parles, mon ami, minauda le coq sournoisement.

– Ne joue pas avec moi, triple buse ! C'est mon miroir en argent que tu tiens entre ces pattes dépourvues de toute grâce.

Le corbeau se rapprochait lentement du coq, son regard perfide toisait Romuald et le balayait de long en large.

« Ce miroir ne ressemble en rien au vulgaire bout de métal que tu appelles “trésor”. Le mien n'est que magnificence et sait refléter la vraie beauté. Jamais tu ne pourrais admirer ton reflet dedans. Ta laideur risquerait de briser la glace ! » railla le coq.

Romuald savait qu'il n'avait aucune chance de l'emporter face à Munin. Mais son orgueil le poussait à se dresser face à l'effrayant corbeau et sa vanité ne pouvait tolérer qu'un être autre que lui ose prétendre être la plus belle créature de ce monde. Néanmoins, il reculait à mesure que le corbeau avançait tout en scrutant les environs à la recherche d'une cachette éventuelle.

Les spectateurs s'étaient déjà réunis autour des deux volatiles pour leur plus grand plaisir. Munin et Romuald désiraient tous deux humilier l'autre en public. Et quoi de mieux qu'une basse-cour pour colporter la nouvelle d'une défaite de l'un des deux partis : les poules étaient plus commères les unes que les autres.

« Tu mériterais que je t'étripe, sale poule mouillée ! Gigolo de la basse-cour ! vociféra le corbeau.

– Vieille corneille ! Toi et ton plumage grisâtre n'avez rien à faire ici ! Espèce de canard boiteux !

– Mon plumage est le plus beau qui soit, d'un noir uniforme, plus noir même que les ténèbres. Je préfère de loin mes plumes au gribouillis de couleurs qu'est ton plumage, si on peut l'appeler ainsi », protesta le corbeau.

Les noms d'oiseaux fusaiement de toutes parts, les deux camps s'échauffaient et aucun ne semblait vouloir lâcher l'affaire dans leur débat interminable pour décider qui était le plus bel oiseau. Ils en avaient presque oublié le miroir, objet de leur discorde du jour. Munin ne cessait de croasser, Romuald de cocoricoter, et la foule faisait de même, créant une cacophonie insupportable.

« COCORICO ! Tu n'es plus que l'ombre de toi-même, vieux hibou ! Tu ne peux supporter

que ma beauté surpasse la tienne, maugréait le coq.

– CROÂ ! CROÂ ! Toi et tes cocoricos à tout va, ne connais-tu pas les grasses matinées ? Égoïste ! Ne penses-tu pas à ceux qui dorment ?

– Je ne fais qu’effectuer le travail qui m’a été assigné et pour lequel je suis nourri. Je ne suis pas un voleur comme toi. Mon chant annonce la naissance d’une nouvelle journée, et quant au tien, il est annonciateur de mauvais augure, de mort, de tristesse et de malchance, affirma le roi de la basse-cour.

– Ton unique travail est d’engrosser les poules ! s’exclama le corbeau. Dès que tu seras trop vieux pour procréer, tu passeras à la poêle. Tu tomberas dans l’oubli et un jeune coq aura vite fait de te remplacer... Et ne me traite pas de voleur tandis que tu tiens entre tes griffes mon miroir, ajouta-t-il. Celui que tu as osé me dérober à mon insu au cours de la nuit. Quelle technique de lâche, sale poule mouillée !

– Il n’en est rien, ce miroir est un présent de Dantalion. Il me l’a donné de bonne grâce. » Dantalion, le chat de la ferme, il n’y avait pas plus perfide que lui. Chaque jour il inventait une nouvelle combine, plus fourbe que la précédente, causant le malheur des autres pour son plus grand plaisir.

« J’aurais dû m’en douter, reprit Munin. Ta cervelle de moineau ne t’aurait jamais permis de penser à me dérober mon bien. Tu n’as été que le dindon de la farce qu’a voulu me jouer ce maudit chat.

– Non, c’est faux, murmura Romuald dépité.

– Ne fais pas l’autruche, tête de linotte ! Aurais-tu songé un seul instant à me voler mon miroir tout en sachant que tu n’avais aucune chance de le garder bien longtemps ? De plus, tu n’es même pas capable de voler de tes propres ailes. Sans l’aide du chat tu n’aurais jamais eu le miroir entre les ailes.

– Je ne te laisserai pas me traiter de la sorte sans..., protesta Romuald.

– Silence ! objecta Munin. Maintenant rends-moi ce qui m’appartient !

– Au contraire, il m’appartient de droit : la plus belle créature doit disposer des plus belles choses et de ce fait disposer des moyens de se contempler à toute heure de la journée. »

C’en était trop pour le corbeau. Ses yeux virèrent au rouge et il bondit en déployant ses ailes pour fondre sur sa proie. Romuald était à sa merci, il ne pouvait plus bouger, tétanisé par la peur qu’il éprouvait. Munin passa près du coq en une fraction de seconde et prit de son bec le miroir, qu’il arracha des pattes de Romuald, et repartit se blottir dans son arbre surplombant toute la basse-cour. Il avait finalement réussi à récupérer son beau miroir en

argent et passa le reste de la journée à s'émerveiller devant son reflet. Le coq perdit quelques plumes dans la bataille et une part importante de sa dignité masculine. Il se promit de ne plus jamais se froter au corbeau, quitte à mettre sa vanité et son orgueil de côté.

Quand le silence revint après l'altercation, tous entendirent le ronronnement de plaisir d'un chat. La prise de bec entre le corbeau et le coq avait visiblement beaucoup amusé Dantalion, toujours guidé par son tempérament conflictuel et son goût pour la fourberie.

Matthis Michel

PERIOCHE

Le dernier tremblement de terre a été enregistré à 12 heures, 04 minutes et 36 secondes. Après ça, plus une explosion. Plus un tir. Plus un bruit. Plus une respiration. Leur temps avait expiré. Encore. Ne restaient plus que des débris de leur existence autour de moi. Je marche. Depuis plusieurs heures déjà. Mais je sais que je ne cherche plus rien ici depuis longtemps. Toute la Terre a été désertée en seulement quelques semaines. Des catastrophes naturelles de plus en plus fréquentes et violentes ont ravagé tout espoir et toute vie sur la planète bleue. J'ai eu énormément à faire en très peu de temps, mais tout est fini à présent.

Je vais où le vent me porte et finis sur une grande avenue d'Éphèse. Je m'arrête et regarde rapidement les alentours. Il n'y a plus deux pierres qui soient encore empilées, des morceaux de métaux sont dispersés. On ne distingue plus un seul objet qui puisse rappeler une société humaine. Seuls des corps permettent encore cette distinction. Blessés, brûlés, en morceaux, datant de quatre heures à plusieurs semaines, ils sont entassés grossièrement pour les plus vieux, sous les décombres, en plein milieu de ce qui fut une rue, abandonnés. Ce genre de spectacle ne me touche plus depuis longtemps, même un champ de bataille ne trouve plus grâce à mes yeux. Une bourrasque passe sur l'avenue, en emportant tous les petits matériaux qu'elle trouve. Les restes d'une tornade très certainement. Je reste à contempler les ruines en profitant du courant d'air pendant quelques secondes à peine. Avant que je ne le remarque, une pierre décolle du sol, emportée, et percute violemment ma tête. Je n'entends que le fracas de mon corps tombant au sol, dans la mare de boue, de débris d'argile et de bois. Ma vision se trouble rapidement derrière un voile rouge. Je tente de respirer mais c'est un mélange de sable, de poussière et de gravats qui vient intoxiquer mes poumons. Cette situation m'arrange bien au final... Je ferme les yeux calmement, en espérant que la douleur qui brûle ma poitrine partira dès que je serai de l'autre côté.

Je reprends conscience. Je ne peux pas voir à dix mètres tant il y a de la brume, mais je sens sous mon corps une surface plane. Je n'ai aucune idée du temps que j'ai passé dans cette position. La même posture que quand mon corps est supposément mort. Je me redresse sans aucun problème, pourtant mon âme ne semble pas plus légère qu'avant. Je ne vois pratiquement rien, malgré mes tentatives pour distinguer une quelconque forme ; j'avance au hasard dans n'importe quelle direction. Je vois soudainement des formes humaines. Il n'y en a que deux, et aucune ne répond à mes appels répétés. Je m'approche

donc d'elles pour tenter de distinguer d'autres traits, mais elles disparaissent. Aucun intérêt. Je repars en soupirant. J'espère bien trouver une limite à ce monde rapidement, je n'ai plus la patience de chercher sans savoir où aller. J'arrête d'arpenter le site après un temps de marche indéterminé. Les mains sur les hanches, je marmonne d'un ton plus énervé que désespéré et relève la tête.

« Hé oh ? »

Il y a de l'écho. C'est bien ce que je pensais, c'est grand et vide comme endroit. L'au-delà c'est vraiment pas le truc que je préfère. Pourtant, d'après ce que je sais, il est censé y avoir des bâtiments et des choses plus ou moins vivantes ici.

« Où est-ce que vous êtes ? »

Dans un état passablement agacé à force d'avoir tourné en rond, je m'assieds sur ce que je suppose être un sol.

« J'ai toute l'éternité devant moi. »

J'attends. Quelques minutes, quelques jours, quelques heures, quelques années. Va savoir. Deux formes finissent par apparaître devant moi, dans mon champ visible. Je ne les distingue pas réellement, parce qu'ils ne sont pas visibles, mais je sais qu'ils sont là devant moi. Je devine derrière eux une colonie d'environ une quarantaine de formes différentes.

« Que pouvons-nous faire de toi ? dit le premier.

– Pardon ? questionné-je.

– Tu es le dernier être humain, répond le second qui se trouve face à moi, et nous ne savons pas où te ranger... »

Je reste bouche bée, les yeux ronds. Ils se complètent mieux que ce que j'aurais pu penser. Un préjugé de ma part, j'imagine. Mais bon, ce n'est pas comme si je les voyais tous les jours. Ils m'auraient reconnu, sinon.

« Tu es le premier cas dans ce genre..., reprend le second.

– Et le dernier surtout ! » ricane le premier.

Une tension est soudainement palpable dans l'air entre les deux entités. Je reste là, les bras croisés, assis en attendant qu'ils finissent leur dispute invisible.

« Hum... excusez-moi ? Je ne suis pas là pour...

– Mortel, laisse-nous le temps de réfléchir.

– Il ne peut pas rester là pour l'éternité ! me défend le second.

– Effectivement je n'en ai pas l'intention, alors si je pouvais juste...

– Silence, j'ai dit. Toi tu peux le prendre, dit sèchement le premier en "regardant" l'autre.

– Je ne peux pas ! Son âme n'est pas assez bonne, tu devrais le prendre, toi.

– Il est trop bon pour moi.

– Que faire ? Depuis toujours ils sont distinguables... mais cet Homme-là n'est pas identifiable.

– Hum... Est-ce que je peux en placer une ? »

Un silence se fait. J'imagine qu'ils se sont retournés vers moi et qu'ils me fixent avec ce qui leur sert pour voir. Comment est-ce que je peux trouver un visage dans tout ça ? Je ne suis pas habitué à parler à des choses non organiques.

« N'empêche..., reprend le premier, je me demande comment il a survécu à autant de catastrophes et de guerres. Je pensais avoir tout fait pour tous les tuer.

– C'est vrai, maintenant que tu le dis... Dis-nous, Mortel.

– En plus je ne me rappelle même pas de lui, quand j'y pense un peu.

– Tu te rappelles pas de tes créations ?

– Hum... Je ne suis pas sa création, dis-je en les coupant.

– Pardon ?

– Je n'appartiens pas à vos races. »

Ils rient. Ça ne m'étonne pas vraiment.

« Reste tranquille en attendant d'être jugé, Mortel.

– Je ne suis pas mortel, dis-je avec une mauvaise foi non dissimulée.

– Oh, arrête un peu ! s'emporte le premier. Pour qui tu crois te prendre ? JE peux décider du reste de ta vie, de ton destin.

– Non, tu ne peux pas. »

Je les regarde d'un mauvais œil, ils commencent à me gonfler sérieusement. Et je n'aime pas m'énerver.

« Nous sommes des êtres immortels, complète le second. Regarde, nous avons tué toute la population terrienne, et toi avec.

– T'es juste dans le déni de ta situation, Mortel ! Tu vas finir avec moi sans tarder. »

L'apparition s'approche de moi d'un air menaçant. Avant de me toucher, elle semble s'effacer progressivement.

« Mais que... ?!

– Vous ne pouvez pas me toucher.

– C'est une blague ?

– Non, c'est juste que je n'en ai pas envie. »

Tous deux ont un mouvement de recul. Ils me prennent enfin au sérieux. Je vais pouvoir parler. Après le temps que j'ai passé à tous les chercher. Je me relève et revêts à mon tour

mon aspect naturel. Je l'ai beaucoup trop utilisé ces dernières semaines.

« Attends, c'est juste toi !? me lance le premier d'une voix énervée.

– ...

– Comment peux-tu avoir un aspect humain ? demande le second.

– ...

– C'est à noter... Au moins, je comprends pourquoi on ne peut pas te juger.

– C'est pas vrai ! Mais qu'est-ce que tu fous là ?! On t'a jamais demandé de venir alors t'as rien à foutre ici.

– ...

– Ils étaient nos créations ! On a droit de vie ou de mort sur eux, se justifie le premier.

– ...

– Joue pas sur les mots. Ils nous ont jamais vénérés comme leurs créateurs ! Tout ça me paraît normal. Et puis il ne s'agissait que de notre deuxième race. Alors tu vas prendre tes petits ciseaux et tu vas te barrer. T'as rien à faire ici et tu peux même aller dormir une cinquantaine d'années, t'auras pas de boulot jusque-là.

– ...

– Ouais ouais, on verra. T'as pas à en décider, mêle-toi de tes problèmes. Et laisse-nous faire nos trucs.

– ...

– Ne te crois pas au-dessus de nous. T'es rien comparé à nous, je te rappelle. Sans nous, t'existerais pas. »

La brume de mon propre corps se volatilise progressivement. Je fixe quelque temps les entités avant de soupirer. Ils sont tous irrécupérables de mon point de vue.

« N'oubliez pas ce que je vous ai dit, sinon la cohabitation va mal se passer et je ne répondrai plus à vos appels. »

Aucun ne répond. Ils disparaissent de ma vue sans un quelconque signe. Le monde dans lequel je me trouve commence à partir en lambeaux. Autour de moi, tout s'évapore et retombe dans le néant.

Après m'avoir insulté, ils m'ont viré sans que ça leur pose de problème.

Je vois brièvement de nouvelles âmes passer à mes côtés, en dessous et au-dessus de moi. S'ils savaient ce qu'ils ont au-dessus de la tête quand ils sont vivants. Après la race d'Or et la race d'Argent, maintenant c'est l'heure de la race de Bronze. Toutes ces entités ont eu tellement de désaccords qu'elles ont fait exterminer deux races d'Hommes, sans aucun scrupule, aucune gêne ni aucun sentiment. Je lève la tête et sens un vent différent.

Et c'est moi qui suis censé être la plus grande peur des humains... C'est quand même moi qui finis par les tuer de mes mains, après tout.

Si je m'engueule encore plus avec eux, ils vont finir par faire des races violentes puis les faire exterminer, et recommencer encore et encore. Le plus drôle... ce serait quand même qu'une de leurs races finisse par s'entre-tuer. Je ne pourrais plus blâmer personne si c'était le cas.

Chloé Gerbault

BIOGRAPHIES

Julie DELFOUR

Tout a commencé par une passion d'enfance : observer l'animal. Cette passion a mûri et s'est ramifiée avec le concours de deux autres passions : l'écriture et les arts plastiques. Dès le plus jeune âge, je réalisais de petits livres et journaux illustrés destinés à mes premiers lecteurs : mes parents ! J'ai ensuite pris la plume pour défendre le vivant sous toutes ses formes. Ainsi, l'amour de l'écriture, celui des arts et celui de la nature ont toujours été intimement associés au fil de mon parcours.

Chantal GALICHET

Quand je n'étais encore qu'un bec jaune, j'ai reçu en partage dans mon gosier, en même temps que la becquée, le grand amour de la langue. Je ne m'en suis jamais tout à fait remise.

Depuis, je continue à tirer d'aile et à grand renfort de plume à traquer le mot juste, celui qui fera mouche, celui qui me nourrira jusqu'au lendemain. Bec salé, bec sucré, le bon grain et l'ivraie, je pille tout ce qui passe à ma portée. Le tri se fait plus tard, au tamis de ma mémoire. Heureuse, ô combien ! pour ce concours de ne m'être pas retrouvée le bec dans l'eau, j'envoie un bon bec à chaque lecteur qui lira cette modeste histoire, inspirée de la grande.

Roger RAYNAL

Je suis biologiste, et j'enseigne cette discipline. Comprendre le vivant est donc un élément important de ma vie. Tout comme l'écriture, découverte très tôt, mais où je me suis longtemps cantonné à des ouvrages scolaires et universitaires, ou à des traductions au doctorat nécessairement limité. Puis, à la faveur d'un voyage au Japon (oui, je souffre de cette délicieuse maladie de l'âme que l'on pourrait nommer « japonisme »), j'ai reçu un choc esthétique qui m'a poussé à écrire le roman qui, depuis des années, tournait dans ma tête. Il a été apprécié, et bientôt publié. Prenant confiance, j'ai alors écrit des nouvelles, dont celle qui a eu l'honneur d'être choisie pour ce recueil. J'aime profiter de l'écriture

pour rapprocher les sciences et la littérature (un mot trop grand pour moi), mais ne dédaigne pas d'explorer en profondeur l'étendue des sentiments humains. Mais, justement, sont-ils limités à l'humain ?

Noé ÉDOUARD

Actuellement en classe de troisième au collège Sainte-Thérèse à Colomiers, j'ai 15 ans et ai participé au concours de nouvelles du Muséum d'histoire naturelle de Toulouse de l'année 2017-2018. J'habite Colomiers depuis mon plus jeune âge, mais suis, à l'âge de 6 ans, parti vivre au Canada durant deux années pour revenir par la suite en France. Passionné par les sciences, j'aime notamment la physique ainsi que l'astronomie, mais je suis aussi amateur de littérature de tout genre et apprécie particulièrement les romans sombres, que ce soient des polars, de la science-fiction... J'aime aussi le cinéma et plus spécifiquement les films de science-fiction, mais surtout les films « catastrophes » ou post-apocalyptiques. Je suis aussi attiré par le théâtre ainsi que tous les autres arts de la scène.

Le thème, « Prises de bec », ne m'a pas tout de suite attiré. Néanmoins, après maintes réflexions ainsi que plusieurs associations d'idées, je suis parvenu à visionner une image assez claire et précise de ce que je voulais transmettre par-delà ma nouvelle.

J'ai pris énormément de plaisir à écrire cette nouvelle ; aussi, je souhaiterais remercier le Muséum d'histoire naturelle de Toulouse d'avoir mis en place et organisé ce concours.

Matthis MICHEL

Je m'appelle Matthis, je suis un lycéen de 17 ans en terminale au lycée Freyssinet à Saint-Brieuc. Mon goût pour l'écriture m'est venu de ma passion pour les animés japonais et les mangas. Étant plus doué avec les mots qu'avec les dessins, c'est vers ceux-ci que je me suis tourné il y a un an. Le but que je me suis fixé dans la vie est de publier un roman ; en attendant qu'il se concrétise, je compte faire des études afin de devenir éditeur.

L'idée de l'histoire m'est venue alors que je lisais un roman fantastique de Terry Brooks dans lequel un chien parlait. Je me suis de ce fait intéressé aux défauts humains associés aux animaux et plus principalement aux oiseaux. Je trouve les corbeaux assez beaux et j'ai réussi à dénicher le coq, tout aussi vaniteux que l'oiseau noir ; il ne me restait plus qu'à trouver l'objet de leur querelle et toute l'histoire s'est formée dans ma tête. Je n'avais jusque-là écrit que des nouvelles réalistes, c'était le moment de tenter le fantastique, alors

je me suis lancé.

Chloé GERBAULT

J'aime beaucoup les légendes. Celles qui sont dérangeantes ou qui font sursauter. Les réalistes ou les invraisemblables qui forcent à croire qu'elles sont vraies, comme les mystérieuses dont on ne comprend la fin qu'après s'être lancé corps et âme dans le récit. Un de ces mythes affirme que je peux écrire des tas de textes de tout genre sur des coups de tête. Un autre dit que je ne suis qu'une lycéenne qui entretient un étrange rapport avec la mort, mais je ne suis pas suppliciée, c'est juste un moyen de s'exprimer. J'aime entretenir cette idée de mystère en ne révélant que des parcelles de ce qu'il se passe dans ma tête ; je n'aide pas le lecteur, me suivront ceux qui veulent me comprendre. Et comme l'a dit un grand auteur : « Si je l'écoute, si je le plains, si je prends au sérieux son aventure, il croira revenir d'un pays de mystère, et c'est du mystère seul que l'on a peur. »

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements	p 3
Avant-propos	p 5
<i>La symphonie fantastique</i> de Julie Delfour	p 7
<i>Si le grain se meurt</i> de Chantal Galichet.....	p 13
<i>De profundis</i> de Roger Raynal.....	p 19
<i>La tempête de mère</i> de Noé Édouard.....	p 26
<i>Miroir, mon beau miroir...</i> de Matthis Michel.....	p 29
<i>Perioche</i> de Chloé Gerbault	p 33
Biographies	p 38

RECUEILS DÉJÀ PARUS

À télécharger sur

<http://www.museum.toulouse.fr/les-concours-de-nouvelles>

Racontez-nous une « Pré-histoire »

Sylvie CASTÉRA-SAGLIER, Marion SABOURDY, Pierre F. JAOUEN, Ludovic FERRY, édition 2011.

Quatre nouvelles primées qui relatent les événements tragiques entourant la mort de deux femmes de la Préhistoire. Les deux squelettes ont été présentés au Muséum de Toulouse à l'occasion de l'exposition temporaire « Préhistoire(s) : l'enquête ». Ils sont actuellement dans les réserves des collections du Muséum.

Le caillou céleste

Christophe COUSIN, Chantal LE GUILLOU, Sauveur PADOVANO, édition 2012.

Trois nouvelles primées autour du mystère de la météorite de Toulouse tombée le 10 avril 1812 à 20 heures.

Dans la peau d'un ours

Valérie REICH, Sylvaine COLLART, Aurore GAILLIEZ, Clémence JAMET, Elsa MULLER, Louis MERIAN, collègue PIERRE-ET-MARIE-CURIE (Le Fousseret), collègue LOUISE-DE-SAVOIE (Chambéry), collègue BERTRAND-LARALDE (Montréjeau), édition 2013.

Neuf nouvelles primées : Se mettre dans la peau d'un ours peut prendre des tournures bien surprenantes !

Grandir

Ange BEUQUE, Cécile ATTRAPE-MOTS, Agnès LESAGE, Mathilde ROUMIER, Jean-Yves WERY, Marie SEMPO, édition 2014.

Six nouvelles primées : Grandir ? Un mot gigantesque que chacun va regarder, écouter, explorer avec sa sensibilité et son histoire.

Histoires naturelles

Roch PONS, Aurélie PEUAUD, Sylvie LAVARTE, Arthur ÉDOUARD, Zoé VERNET, Titouan FERRY, édition 2015.

Six nouvelles primées autour de l'intrigue du premier laboratoire de taxidermie du

Muséum de Toulouse.

La compagnie des bêtes

Clément PETIT, Julie DELFOUR, Éva KOPP, Charlotte GOMES, Tim BARY, Zoé AUBRY,
édition 2016.

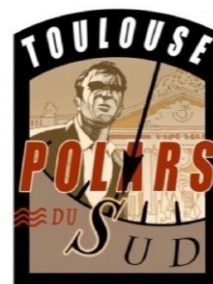
Six nouvelles primées autour de la relation que l'homme entretient avec les animaux.



Muséum d'histoire naturelle

35, allées Jules Guesde – 31 000 Toulouse
Ouvert du mardi au dimanche de 10h à 18h
www.museum.toulouse.fr

Avec la collaboration de :



ÉDITIONS
Privat



cairn
ÉDITIONS